



"AUTRES BRIBES"

Gérard Netter

Une familière étrangeté

J'avais déjà eu vent de toi,
De ton joli minois si doux
Et de ton sourire qui rend fou,
Mais, mal en point, je restais coi,

Et j'avais perdu ma faconde.
Terrassé, dans un autre monde,
Je pleurais une fausse blonde,
Beauté ravissante et gironde.

J'étais triste et désespéré
Car elle, venait de me quitter.

Tu me semblais un peu lointaine
Peut-être même un peu hautaine,
Mais je sentais à tes côtés
Une familière étrangeté,

Quand je t'ai aperçue là-bas
Je n'osais pas, je n'osais pas
Trop de messieurs autour de toi
Et plus assez confiance en moi

Avant toi, je n'ignorais rien
Ni de tes yeux, ni de ta bouche
Ni de ces gestes qui me touchent
Mais je n'étais vraiment pas bien

Et je sentais à tes côtés
Une familière étrangeté

Il nous a suffi d'un regard
Je crois avoir piqué un fard
Nous avons ressenti un trouble
Et j'ai commencé à voir double

Je me souviens de cette expo
Où j'étais si mal dans ma peau
Où ma vie allait à vau-l'eau
Quand tu parlais de ce tableau

Il nous a suffi d'un regard
Et nous nous sommes reconnus
Comme si je t'avais déjà vue
Dans un rêve ou bien autrepart

Sur le bord de mon rêve

Je t'ai trouvée un jour allongée sur la grève
Soumise aux va-et-vient des vagues du désir
Coquillage de chair sur le bord de mon rêve
Et je t'ai dégustée jusqu'au moindre soupire

J'étais flux et reflux, écume à fleur de houle,
Titillant ton rivage à en perdre la boule
Savourant cette pulpe offerte à la marée
Emu et attendri, bouleversé, troublé,

Jusqu'à ce que surgisse une lame de fond
Qui submerge le rêve de délicieux frissons
Pulsations de plaisir abreuvées de fantasmes
Comme un raz-de-marée sur le corail des spasmes

Jalousie

Psalmodie de la jalousie
Sur canapé de tyrannie,
Douche froide sur amour transi,
Dépit baroque sans harmonie

Elle le barbouille de tendresse
En le tartinant de caresses
Puis elle lui lance des anathèmes
Car elle le trouve trop bohème

Elle lui répète, très en colère,
Comme si, entre eux, c'était la guerre :
« Y a trop de femmes autour de toi
Tu es trop faible, elles te foudroient »

Au lieu de lui faire des papouilles
Elle se prend pour le KGB
Et dans ses papiers, elle fouille
A l'affût de tous ses secrets

Elle est malheureuse, elle l'aime trop
C'est pour cela qu'elle a des doutes,
Elle le traite de noms d'oiseaux,
A tel point que ça le dérouta

Trop de scènes, ça fait ratatouille !
Elle ripe quand ils font ripaille,
Elle pinaille, elle cherche la faille,
Et ça lui donne une drôle de bouille

Un jour elle est douce et câline
Le lendemain froide et glacée
Un jour elle se fait coquine
Le lendemain, très renfrognée

Il l'aime, mais y a trop d'embrouilles
C'est bien trop dur à supporter
Entre eux deux s'insinue la rouille
Ils ne peuvent pas continuer

Psalmodie de la jalousie
Sur canapé de tyrannie,
Douche froide sur amour transi,
Dépit baroque sans harmonie

La rumeur

Farandole de « on-dit » au débit torrentiel,
Cancan empoisonné rempli de médisance,
La rumeur, dans la rue, peut distiller son fiel,
Sur l'air de la bêtise et de l'intolérance.

Elle s'insinue partout et se gonfle avec art
Portée par les ragots et autres racontars,
Circulant ça-et-là, grâce au bouche à oreille
Avec une vitesse à nulle autre pareille.

Avec des mots acerbes, elle salit, elle abîme,
Elle brûle à petit feu, elle s'en prend au bonheur,
Elle verse son acide, enfin, elle pousse au crime
Et l'amour malmené, soumis à la rumeur,

Se tortille de douleur
Et, là, dans la rue, meurt.

La vie a plus d'un tour dans son sac à malices

Tu sais, mon cœur, un jour, on retrouvera l'humour
La légèreté, la joie, la tendresse et l'amour,
Et puis nous chasserons toutes les arrière-pensées,
Qui viennent et qui reviennent, et ne font que passer
Celles qui t'ont fait partir, celles qui me font si mal
Celles qui t'ont fait me fuir, au lieu de me faire mâle

Mon amour, tu verras...

La vie pétillera comme du champagne de Reims
Tu boiras dans ma flûte, je lécherai ta coupe ...
Je le sais tu es loin, mais pour toi, moi, j'en pince
Et avec mon allure de Riquet à la houppe
On fera des pieds de nez à la face du tragique

Je navigue sur les mots, pour bien te faire la houle ...
Pour te faire apparaître, car sans toi, moi, je coule
Je sais encore jouer du trombone à coulisse
La vie a plus d'un tour dans son sac à malices ...

Je t'enlace sans fin, tu joues avec ma verve,
Avant de t'allonger, doucement, sur ma berge

Tu me tartines de la tendresse
Et je déguste ta confiture,
Tu sais si bien te faire diablesse
En ronronnant sous ma pâture ...

Et même si tu es loin, si loin, si loin d'ici
Je dessine l'espoir avec des mots de nuit
Je sais encore jouer du trombone à coulisse
La vie a plus d'un tour dans son sac à malices

Drôle de dîner

A cette table, il est placé
Entre Gribiche et Ravigote.
L'une palabre, l'autre papote
Et il se sent un peu coincé.

Il aurait été mieux, assis
Entre Mirabelle et Charlotte.
Pourquoi l'a-t-on placé ici,
Entre Gribiche et Ravigote ?

Bien relevées, assez piquantes,
Elles se montrent avec lui liantes.
Elles le titillent de leurs bons mots
Mais il leur fait sa tête de veau

L'une est philosophe ; elle assure
En débattant du jaune d'œuf dur,
L'autre disserte sur la cervelle
Qu'on trouvait avant à la pelle

Il se sent plus ou moins visé,
Par les allusions répétées.
Elles font l'éloge des cornichons
Et de la langue et des oignons

Il aurait été mieux, assis
A la place de Raphaël,
Entre Charlotte et Mirabelle.
Mais ça n'a pas été ainsi

Drôle de dîner, c'est pas la fête
Elles ont un air de vinaigrette
Il n'attendra pas le dessert,
Déjà, il ferme les paupières...

Giclée d'impertinence sur esbroufe mal placée

Le fat a l'arrogance du monsieur décoré
Qui péroré, sûr de lui et de sa vérité,
Etalant son savoir en méprisant autrui,
Soliloquant, sans peur de provoquer l'ennui.

Comme il « sait », il professe avec grandiloquence,
Il donne des conseils, car il a l'expérience,
Il arbore sans vergogne tous ses colifichets,
Ses signes de richesse, et ses nombreux hochets

En fait, il se pavane, il parle de peinture
Avantageux, fauteur, poseur, et prétentieux,
Et à ce vernissage, il devient facétieux
Menant son personnage à la caricature

Il s'approche d'une toile et demande à l'artiste
Le nom de ce tableau qui lui semble cubiste
Dont il ressent l'esprit, la pâte, l'ambiguïté,
La vigueur, la fraîcheur et l'intrépidité

Et la réponse fuse, non sans ingénuité :
« Giclée d'impertinence sur esbroufe mal placée
Jet violent d'insolence sur mépris affiché
Fracassée d'irrespect pour frimeur mal léché ».

Hier, devant l'école ...

Les rires et les larmes
Des enfants me désarment
Le jeu est leur royaume, la magie n'est pas loin
Ils rêvent d'être Tout, ont peur de n'être Rien
Soumis à dépendance, d'amour ils ont besoin.

Hier, devant l'école, je ne sais à quelle heure
Des enfants sont tombés sous les balles d'un tueur.
L'horreur est à son comble, quelque chose chancelle
L'enfance enfouie en moi s'agite et m'interpelle :

Quoi ? Voilà donc le monde que tu nous as laissé ?
Où sont passés tes rêves, et tes rires, et tes jeux ?
Est-ce que tu t'émerveilles au moins encore un peu ?
N'as-tu pas, toi, l'adulte, un beau rôle à jouer ?

Les rires et les larmes
Des enfants me désarment

Certains sont violentés, malmenés, mal-aimés
Parfois abandonnés, à eux-mêmes livrés
Soumis aux privations
Ou à l'humiliation,
Torturés, exploités, engagés dans l'armée ...

Les souvenirs d'enfance, habitent les adultes
La petite madeleine, les parfums, la musique
Les rêves et les jeux, la maman qui rassure ...
Tout est enfoui en nous et cherche à ressortir.
En abîmant l'enfance on foudroie l'avenir.

Amphigouri électoral

Bien assis sous l'arbre à palabres
D'une campagne électorale,
Un vrai candidat se délabre
Dans un charabia un peu pâle.

Ses mots, comme des chiquenaudes,
Claquent,
Ils entretiennent la billebaude
Couac !

Et, nez au vent, ceux qui l'écoutent,
Pataugent un peu dans la choucroute.

Bien assis sous l'arbre à palabres
D'une campagne électorale,
Un vrai candidat se délabre
Dans un charabia un peu pâle.

Le mystérieux amphigouri
Du candidat les étourdit...

Mais c'est plus compliqué que ça
Toc !
Il y a l'histoire,
Et la mémoire...
Ils ne voteront pas pour lui
Ploc !

Hélas, Alice est lasse

Stanislas est parti, du côté d'Montparnasse
Avec une autre belle, pour manger des tapas.
Chiffonnée et froissée, terriblement déçue,
Alice est seule, et triste, et ne voit pas d'issue.

Son rêve s'est renversé, l'espoir a dévissé.
Elle était si lascive avec son Stanislas !
Elle a la nostalgie de ses assauts salaces
Et de ses mots si doux et de sa belle audace.

Assise sur le trottoir, hélas, Alice est lasse
L'amour s'est pris l'hélice dans son sac à malices
Elle a perdu hier un délicieux complice,
Le pays des merveilles est loin de Montparnasse

Entourloupette et Lipopette

Elle s'appelait Entourloupette
Et savait lui tourner la tête
En l'enivrant de mille mots
Dont il s'abreuvait illico.

Elle était comme une eau de vie
A consommer sans préavis.
En buvant il était pompette,
Le pauvre sapeur Lipopette.

Elle le caressait du regard,
Et lui, troublé, un peu hagard
Sentait ses jambes flageoler
Et le sol, soudain, vaciller.

Elle n'était vraiment pas farouche
Avec ses doigts, avec sa bouche
Elle le cajolait en douceur
Et lui disait : « mon beau sapeur,

Je te foudroie avec ma flamme
Te titille et te tourneboule,
Je suis le fourreau de ta lame
Le fou rire qui te rend maboule

Mais le pompier, ici, c'est moi,
Et là, tu tombes sous ma loi »
Et en défaillant de plaisir
Il câlinait son beau sourire

J'ai vu

J'ai vu passer au loin des paroles filantes
Qui éclairaient la nuit avant de disparaître
Barbouillant le désert de délicieux mirages

Et pendant ce temps-là, il y avait des cris,
Et des mots torturés dans d'atroces douleurs
Des bourreaux imbéciles exécutant la langue
Pour réduire au silence la révolte d'un peuple

Le but est le trajet et non pas l'arrivée

A chercher l'absolu à tort et à travers,
A trop rêver l'amour, à trop conter fleurette,
Il était devenu un héros d'opérette,
Pathétique et naïf, avec cœur à l'envers
Et souffrance assurée

On le moquait souvent, il était aux aguets
Grisé d'un rhum antique totalement désuet,
S'étourdissant, le bougre, dans une quête sans fin,
Qui, à chaque rencontre, le laissait sur sa faim.

Il voulait dire « toujours », mais l'éphémère dansait
Et quand elle le comblait, le manque s'insérait.
C'est bien, sur ce tragique, que s'inscrit le désir,
L'inaccessible étoile scintille sous les soupirs.

Un jour, il entrevit dans la littérature
Deux modèles, au-delà de toute mièvrerie,
Qui lui semblait faire face pour mener l'aventure,
En ménageant les risques, sinon les moqueries

Don Quichotte, en délire, rêvant sa Dulcinée,
Don Juan, plus cynique jouant avec Elvire.
Et devant l'un et l'autre, il était fasciné
Au point de composer et de sortir sa lyre

Tomber dans la folie, fuir la réalité,
Ou alors se targuer de la lucidité
En oubliant les autres, en ne pensant qu'à soi,
Difficile pour lui, de pouvoir faire un choix.

Il découvrit Dada, le plaisir du non-sens
La saveur de l'absurde, Sisyphe enfin heureux,
Et chercha à lever enfin le contre-sens :
Le but est ce mouvement pétillant chaleureux

Qui nous mène sans fin vers cet inaccessible.
Le but est le trajet et non pas l'arrivée,
Qui, comme l'horizon recule quand on s'approche,
C'est bien à ce voyage, qu'il faut nous appliquer.

Tu fais flotter dans l'air comme un goût de piment

Avec ce beau collier, ces perles sur ta peau,
Cette robe moulante, échancrée dans le dos,
Qui souligne, pour moi, la cambrure de tes reins,
La finesse de ta taille, la forme de tes seins,

Avec ton air filou de princesse mutine
Et ton regard de braise, qui me donne si chaud
Tu chaloupes, tu ondules, et tu fais la féline
Dans cette robe de soie, pétale de coquelicot,

Dont la fente discrète, grâce à tes mouvements,
Me laisse apercevoir et me cache aussitôt,
Des jambes de dentelle, dénudées vers le haut,

Tu fais flotter dans l'air, comme un goût de piment...

Tu m'affoles, tu m'affoles, je me sens folichon
Dingo, cinoque, barjo et sacrément foutraque,
Tu floutes mon paysage avec tous tes jupons,
Et moi je te filoute avec ma tête à claques,

Car la désinvolture
N'est pour moi qu'une armure
Histoire de faire plus rock
Et d'accuser le choc.

Je retarde le moment de savourer le fruit
Je craque forcément, et je tombe tout cuit
Je me love contre toi, ma louve de velours
Mon amante de cœur, ma came, mon amour

L'amour était trop sombre ...

L'amour est congédié, répudié, rejeté
Tu penses pouvoir ainsi, gagner en légèreté,
Tant pis pour la tristesse, tu as tourné la page,
Tu te dis que, pour toi, c'est le choix le plus sage.

Tu l'aimais, il t'aimait, mais il était marié,
Et il ne te voyait vraiment qu'en pointillés.
Vous aviez projeté de partir en voyage
Pour découvrir à deux bien d'autres paysages,

Vous étiez bien allés à Trouville et à Bruges
Mais tu n'y voyais plus qu'un simple subterfuge.
Ton cœur, bien trop souvent, se mettait à saigner
Trop longtemps le week-end tu restais à pleurer

Espérance déçue, et rendez-vous manqués,
Vous viviez cet amour tous les deux au présent...
Tu disais : « l'avenir n'a rien à y gagner ».
Mais ce n'est pas facile de rompre, pour des amants.

L'amour est congédié, répudié, rejeté
Il s'efface, il s'efface, déjà il n'est qu'une ombre
Tu penses ainsi pouvoir gagner en légèreté,
Dehors, c'est le printemps, l'amour était trop sombre.

Le goût de la fêlure

Elle a la beauté sombre des femmes que l'on devine
Farouches, indomptées, sauvages, et si félines,
Prêtes à mordre ou griffer en cherchant la douceur,
Le souffle sur les braises pour ravager les cœurs

D'un éclat du regard elle sème la confusion
Anarchie et désordre, trouble et agitation
Elle chaloupe en dansant sur le fil du désir
Et rit pour se cacher la terreur qu'elle inspire,

Elle a laissé partout, là où elle est passée
La trace de la folie, l'empreinte des choses brisées
Le goût de la fêlure, les failles de velours
La saveur de la nuit et des chagrins d'amour

Tes yeux

Tes yeux ont la couleur d'une mer agitée,
Dont la houle parfois raconte des orages.
Ils sont tristes, électriques, plutôt désespérés,
Évoquant le désir, ils chantent le voyage

Ils viennent d'un pays lointain et arbitraire
Où nul ne peut plus voir ce que c'est qu'un regard
Ni la moindre beauté, ni le goût de la chair
Et où la liberté reste dans les placards

Témoins de la violence et de la barbarie
Dans ce lointain pays où l'humain pousse un cri
Soumis à la terreur et aux atrocités
Tes yeux, pour ne pas voir, ce sont barricadés

Ils ont pris la couleur opaque et tourmentée
Et ont besoin de temps pour pouvoir s'animer

L'amant des deux

Émue l'amie d'Émile, dont le nom est Oline
A mis la zizanie en se montrant câline,
Car Arine aime Émile, Oline est son émule
Et quand Oline l'allume, Émile, les deux cumule

Or notre bel Émile est bien l'amant d'Arine,
La belle au doux minois et au goût bien fruité
Qui cherche à laminer sa rivale Messaline,
Cette Oline, qui s'amuse avec son mâle aimé

Mais Émile est sensible a la musique d'Oline
Quand il pince les cordes de l'accorte féline
Elle lui dit « mon minou » sur un air de banjo
« j'aime être mâle menée », ce qui le rend barjo

Mâle heureux notre Émile semble avoir deux amours
Et deux, pour un seul homme, parfois c'est un peu lourd
L'une Oline est ollé et au lit est halée
L'autre Arine est maligne et non éliminée

Avec l'une souvent il se prend pour un luth
Avec le fruit de l'autre il sent monter le rut.
Quand perle la cyprine au milieu des frissons
Émile se sent perdu, il ne sait pas dire non

Émile est mâle heureux
Il est l'amant d'Arine,
Il est l'amant d'Oline
Il est l'amant des deux.

L'inachevé

En flânant l'autre jour dans l'un de ces musées,
Où se trouve accrochées tant de toiles de maîtres,
Je suis resté perplexe, sans le laisser paraître,
Devant la perfection des œuvres exposées.

Un sentiment étrange venait se rajouter
A l'émotion classique qu'inspirait la beauté.
Quelque chose me gênait, mais je ne savais quoi,
Une impression diffuse, qui me laissait pantois.

Je rentrais silencieux, alors à l'atelier
En cherchant à comprendre ce qui me travaillait.
Et tout en m'asseyant, il faisait encore jour,
Mon regard s'attarda sur les travaux en cours.

Des esquisses, des ébauches, des œuvres inachevées
Émergeaient du néant en laissant deviner
Le combat de l'artiste avec la toile blanche.

Les œuvres achevées des musées, en revanche
Maquillent ce combat et donnent une impression
A la fois d'évidence et de facilité.
Elles semblent avoir été de toute éternité.

Ce qui me dérangeait, c'était la perfection,
Le fini, l'abouti, le conclu, l'arrêté...
J'étais abasourdi devant cette découverte
Et j'avais beau avoir tous mes sens en alerte.
J'aimais par dessous tout, j'aimais l'inachevé

A bien te regarder

A bien te regarder, à la sortie du rêve,

Alanguie, nonchalante et toute ensommeillée,
Les yeux à peine ouverts, la bouche en volupté,

Je sens monter en moi un point d'incandescence
Qui rougeoie dans le noir et trouble le silence

Jalouse blues

Seule devant son miroir
La belle soliloque
Elle a le blues
De la jalouse.
Ses histoires sont loufoques
Ses amours se disloquent.
Elle est au désespoir
Seule devant son miroir.

« Quel est donc ce confort que je veux tant chérir
En mêlant l'aventure avec la liberté ?
Peut-on aimer vraiment sans risquer de souffrir
Et lorsqu'on se torture, comment s'en dépêtrer ?

Le tragique s'insinue, dès que je dis « Je t'aime »
Lorsque celui que j'aime risque de m'échapper
Je le choisis toujours étrangement bohème
Pourquoi ne puis-je pas trouver la légèreté ? »

Jalouse blues, jalouse blues
Elle a le blues de la jalouse
Ses histoires sont loufoques
Ses amours se disloquent
Elle fait des scènes
A perdre haleine
Oh, jalouse blues...
Elle est au désespoir
Seule devant son miroir

« L'amour semble un combat où chacun manipule
Et je parle en guerrière pour le tenir en main
Je ne suis pas naïve, je connais le refrain,
Mais au bout d'un moment, je me sens ridicule

L'angoisse d'abandon rend la vie invivable
Je sens bien trop de femmes présentes autour de lui
Il ne me dit pas tout, alors au moindre bruit
J'imagine qu'à leur charme, il devient vulnérable »

Jalouse blues, Jalouse blues
Elle a le blues de la jalouse

Ses histoires sont loufoques
Ses amours se disloquent
Elle fait des scènes
A perdre haleine
Oh, jalouse blues...
Elle est au désespoir
Seule devant son miroir

Secret

Elle croit qu'il sait ce qu'elle ignore
Et cherche à savoir ce qu'il cache.
Il parle sans dire, il est très fort,
Mais elle devine avec panache,

Dans l'entre-dit, entre les mots
L'existence d'un savoir secret.
Elle pressent alors, tout de go
Que son histoire est maquillée,

Qu'une autre vérité existe,
Derrière ce qu'on lui a appris.
Elle a beau faire un tour de piste
Elle sent bien trop la duperie.

Il y a des savoirs suspects
Qui sont là pour faire illusion,
Pour trafiquer la vérité
Et laisser dans la confusion.

Ce qu'on sait est toujours truffé
Du perdu ou de l'oublié
D'une petite bulle de non-savoir
Que l'on ne peut pas laisser choir.

Explosion

Elle était épatante et pas triste et tentante
Avec un tel talent d'amoureuse patentée
Qu'elle faisait monter de manière lancinante
L'appétit pour la chose, de celui qu'elle tétait.

C'était un fort en thème, qui se laissait tâter
Tatoué et têtu, mais pas trop décati,
Un pataud sympathique toujours en empathie
Tout tendu de désir quand elle le titillait

Elle le manipulait avec ses doigts de fée
Et le feu de sa bouche lui faisait de l'effet
Emu, il s'animait et renversait les rôles,
Le rythme devenant soudain plus rock 'n' roll.

Elle palpitait et paressait sous ses caresses
Et lui, la tartinait d'un pulpe de tendresse.

Il suçait son sourire et lapait ses tétons
Avant de s'enfoncer pour tester ses frissons
Elle lui donnait le la, ils dansaient enlacés
Et au bout de la course ensemble, ils explosaient.

Monsieur « Je sais-tout »

Cher Monsieur « Je-sais-tout », tu parles et tu abaisses,
Méprisant tout le monde sur le ton du tribun,
Tu brilles dans les salons, tu professes sans cesse,
Et tu fais la leçon, sur tout, et à chacun,

Mais ne peut-on alors te poser des questions
Et sur un ton badin, jouer les trublions ?

Le savoureux savoir dont tu t'enorgueillis,
De qui, donc, le tiens-tu ? Comment l'as-tu appris ?
N'est-ce pas une illusion, qui colle à ton désir,
Ou le désir de l'autre qui construit son empire ?

Quelques bribes acquises au cœur de l'ignorance
Suffisent-elles à clamer « je sais » dans tous les sens ?
Et s'il manque un maillon dans la chaîne du savoir
Aussi infime soit-il, ne faut-il tout revoir ?

Toi, qui promènes partout une belle arrogance
Ecrasant tous les autres de ton air satisfait,
N'y a-t-il pas des trous, dans tout ce que tu sais,
Et ne devrais-tu pas cultiver la prudence ?

N'y a-t-il pas aussi des savoirs aveuglant
Et d'autres qui rassurent, servant de faire valoir,
Qui donnent l'illusion d'un manque moins gênant
Posant en certitude, l'acquis tout provisoire ?

Tu crois être arrivé d'où tu ne peux déchoir
En possédant l'objet qui donne le pouvoir,
Qui éclaire l'ensemble ou la totalité,
Mais « Tout » n'existe pas, et ce n'est pas gagné,

Il reste encore des tas de choses que tu ignores,
L'objet n'est pas fini, le savoir s'élabore.
Cher Monsieur « Je-sais-tout », en toute vérité
Il te faut revenir à plus d'humilité

Tu oublies que savoir, c'est chercher sans arrêt,
C'est rencontrer en soi d'abord son ignorance,
Admettre l'incomplétude, et non pas la nier,
Partir à l'aventure et partout butiner

Risquer encore l'erreur, toujours être à l'affût,
Savoir remettre en cause tout ce que l'on a cru
Et rencontrer les autres, qui ont d'autres acquis

Il se peut qu'à tout prendre
Savoir se nomme apprendre

Un soir d'orage

C'était un soir d'orage, le ciel était bien noir
La pluie perlait des larmes, ici, sur le trottoir,
Et le souffle du vent envoyait tout en l'air,
Alors elle s'abrita sous une porte cochère

Il était là, dans l'ombre, totalement trempé
Il lui fit un sourire et s'écarta un peu.
Son visage tout entier se mit à pétiller :
« Quelle averse », dit-il, tout en clignant les yeux

Elle était revenue d'innombrables naufrages
Et conservait encore l'amour pour horizon,
Voguant dans les tempêtes, sans craindre les orages
Elle chavirait toujours à chaque floraison.

Il portait les habits du voyou libertin,
Fredonnait la bohème et savourait la vie.
Elle chantait des poèmes en suivant son chemin,
Avec au fond des yeux une fleur de nostalgie.

Lui, le beau ténébreux au regard si lointain,
En vieux loup solitaire halé par les embruns,
Avait grandi sans bruit au milieu des éclairs,
Et goûtait les ciels noirs, et les coups de tonnerre.

Elle avait les yeux verts sous la porte cochère.
Une décharge électrique satura l'atmosphère
Le trouble avait l'odeur d'une giboulée d'amour
Et le grand parapluie ne fut d'aucun secours

La foudre s'abattit sur leur paratonnerre
Ce fut l'émerveillement et la jubilation
Ils s'enlacèrent longtemps sous la porte cochère
Découvrant l'un et l'autre un amour d'exception

Chagrin

Elle repasse le fil tout froissé de sa vie,
Et fait la funambule en évitant de choir.
Il est parti ce soir, et c'est le désespoir.
Pourrait-il revenir au milieu de la nuit ?

Elle n'a rien vu venir, elle ne voulait rien voir,
Le rêve s'érodait un peu plus chaque soir.

Il parlait d'aventure, chantait la liberté
Exécrait la routine, qui tout anesthésiait.
Avec ses beaux yeux verts, il rêvait d'absolu
Elle aimait comme une folle son bel hurluberlu

Elle prend un verre de vin pour noyer son chagrin
Mais l'angoisse la tenaille et ça ne sert à rien.
Elle se sent tirillée par des forces contraires,
Et des perles de larmes lui coulent des paupières

Même si tu pars ...

Sur un support de soie, par de toutes petites touches,
Avec un air filou, canaille et polisson
Je t'écirai un jour « je t'aime » avec ma bouche,
Avec cette rosée, perlant sur tes frissons.

J'étalerai les couleurs de ta nuque à tes reins,
Traces des étincelles de ce plaisir coquin,
Avec lequel l'un l'autre, nous aimions tant jouer.
Pour railler l'éphémère qui cherche à nous flouer

Au crayon, au pastel, à l'huile, à l'aquarelle
Je peindrai ta douceur avec tant de tendresse
Que même si tu pars, là-bas, à tire d'ailes
Je garderai longtemps le goût de nos caresses

Rêve ou réalité ?

Le temps est suspendu et les mots sont muets.
Le clapotis de l'eau comme un miroir étrange
Reflète dans la brume un savoureux mélange,
Tout flou, aux couleurs froides. Rêve ou réalité ?

Assise, en robe blanche, sur un travers de bois
Belle, au milieu du lac, une femme, est pensive,
Seule, un brin nostalgique. On la sent à la fois
Triste et désarçonnée, romantique et lascive.

A la surface elle flotte, en se mirant dans l'eau
Les jambes repliées, d'où vient-elle, où va-t-elle ?
Une lumière diaphane affleure, il se fait tôt,
Le poète, qui l'observe se sent pousser des ailes.

Sa plume dessine et chante un amour fugitif.
Dans la brume du rêve, il le voudrait captif,
Mais le temps suspendu reprend vite son cours
Il sait depuis longtemps le mensonge des « toujours »

La petite robe noire

C'est le sud de l'Espagne,
En plein après-midi.
Ils sortent de la gare
Après un long voyage,
Eblouis, écrasés
Par le soleil d'été,
En quête d'un hôtel.

Ils s'arrêtent à l'auberge « on dort à la grande ourse »
Et avec le sourire des amants clandestins
Ils montent l'escalier, les bagages à la main

Elle s'étale sur le lit, dans la chambre d'hôtel.
Elle est belle et elle rit. Il cligne des paupières.
A travers les volets, comme des rayons de miel,
Des rais de lumière crue font danser la poussière...

Il la rejoint, l'enlace,
Et, ensemble, ils chavirent en sentant que tout tangué.
Derrière les volets clos, à grands coups de caresses
S'échappent par milliers des bulles de tendresse

Il l'aide à retirer sa petite robe noire.
Elle a la lèvre humide et le regard torride,

Captivé, éméché de désir et d'amour,
Il lui dit des douceurs et des mots de velours
Elle le chamboule
Le tourneboule

Gonflé de joie
Entre ses doigts
Il vogue sur sa vague
En devenant sa houle
Il fait le flux et le reflux

Derrière les volets clos, au milieu des frissons
Des rais de lumière crue font danser la poussière,
Son souffle s'accélère, et il sent par saccades
Les spasmes du plaisir l'inonder de bonheur...

Et puis, il perd conscience...

Et lorsqu'il se réveille
Les volets sont ouverts,
Le soleil le caresse
Et devant la fenêtre

En petite robe noire,
Elle l'attend...

"AUTRES BRIBES"

2011 - 2012

Illustration du recueil
La réussite - huile sur toile - 1988 81 X 60 cm © Gérard Netter